

GEORGES AUCLAIR

UN  
AMOUR ALLEMAND

roman

*nrf*

GALLIMARD







UN  
AMOUR ALLEMAND

DU MÊME AUTEUR

*A paraître prochainement*

LETTRES D'UN SUICIDÉ

GEORGES AUCLAIR

UN  
AMOUR ALLEMAND

roman

*nrf*

GALLIMARD

*71<sup>e</sup> édition*

Extrait de la publication

*Il a été tiré de cet ouvrage quarante-trois exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont quarante numérotés de 1 à 40, et trois, hors commerce, marqués A à C.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.  
*Copyright by Librairie Gallimard, 1950.*

La gare d'Offenburg. Comme les colonnes d'un temple anéanti, dans la pâleur glacée de l'aube, se dressent des cheminées d'usines. Au-dessus des voies ferrées, le réseau de sémaphores tend ses disques sans feux et ses bras inutiles où semblent s'accrocher, de place en place, d'immenses panneaux réclames déchiquetés. Des bâtiments de la gare, plus rien sinon des masses éventrées. Les marquises aux vitres brisées grillagent le ciel de rectangles de fer. Entre les wagons noirs d'un train soudé aux voies par la rouille tombent des murs parallèles de lumière électrique. Au loin, sur les rails, des lueurs bougent.

Il fait froid. La foule immobile — Allemands et Allemandes aux vêtements froissés, aux visages fripés — veille sur d'informes bagages. Quelques soldats allemands, à l'uniforme en loques, écoutent un ouvrier polonais raconter en gesticulant le bombardement de la gare et de la ville. Le Polonais, sans sourciller, massacre la langue allemande; il accumule les interjections et tape sur l'épaule des soldats d'un air de bonhomie protectrice. Ils encaissent ses grands coups affectueux et se taisent. Ce sont des prisonniers depuis peu libérés. Ils ont des regards d'exilés.

Dans une ancienne salle d'attente aux fenêtres brisées, sont affalés des femmes, des enfants, des vieillards. Quelques soldats français se sont glissés parmi eux.

— Tant pis pour la vérole ! fait une voix goguenarde. Un Marocain et une Allemande, ronde, mal peignée, s'éloignent, traversent la voie ferrée. Ils passent dans un halo de lumière électrique et disparaissent.

Sur un banc j'aperçois comme un être vivant enroulé dans une couverture. Je la soulève, et je vois le visage pâle, yeux fermés, bouche close, d'un enfant immobile, glacé. Dort-il ?... Je regarde autour de moi ; personne pour veiller sur le colis encombrant, peut-être abandonné. J'attends un peu. Toujours personne... Je m'éloigne.

Venu de la salle d'attente, un chant en sourdine hésite d'abord à entamer le silence qui stagne sur la foule. Mais bientôt il le déchire. C'est *Lili Mar-lène*. Jamais la chanson ne m'a paru si obsédante. Je m'approche. Par la fenêtre j'entrevois un soldat français qui a pris une Allemande par la taille. Il lui dit : « Mais chante donc, mignonne ; chante donc, toi aussi. » Ils se tiennent dans l'encadrement de la porte qui donne sur l'autre côté de la salle. Leur visage, à contre-jour, reste indistinct. Mais je devine le regard des Allemands confusément entassés sur le plancher et sur les malles, leur regard résigné, consentant. La jeune femme s'assied et chante, comme les autres. Un vieil homme, en guenilles, mal rasé, le regard pétillant de satisfaction joyeuse, qui était assis sous la fenêtre à l'intérieur de la salle, s'est levé. Il me désigne la scène de la tête. Il a l'air de dire : « Voyez comme c'est simple, comme c'est simple... » et il se met à battre la mesure du pied et de la main.

Une jeune fille très droite passa lentement près de

la salle d'attente. Dans l'ombre de son visage, son regard luisait, somnambulique; au-dessus de son front, sous le foulard couleur rouille lui entourant la tête, ses cheveux formaient une plage de lumière blonde. Elle portait un manteau vert trop long contre lequel venaient battre régulièrement ses mollets nus. Arrivée près du banc où j'avais vu un enfant, elle s'arrêta et porta lentement la main à son front comme pour s'abriter les yeux. Soudain, elle enfouit son visage dans ses deux mains et resta ainsi seule debout, dans la foule. Puis elle écarta les mains de ses yeux, et d'abord rapidement, puis plus lentement, elle revint vers la salle d'attente. J'allai à sa rencontre. Elle marchait sur le ciment défoncé du quai d'un pas incertain. Sans me voir, elle passa près de moi. Le froid du matin durcissait son visage. Je la laissai me dépasser. Une minute plus tard, nous nous croisions de nouveau. Son regard vide glissa sur moi avec indifférence. J'hésitai un instant, puis, me faisant violence, je me dirigeai vers elle. Elle se retourna, bien avant d'avoir gagné le point extrême de son va-et-vient, et nous nous trouvâmes face à face. Pris au dépourvu, je dis sottement : « *Guten Morgen.* » Dans ses yeux — ils étaient du même vert d'eau que le ciel — je lus l'effarement d'un être tiré brusquement de sa rêverie. Nous restâmes un court instant à nous regarder. J'allais m'écarter lorsque, d'une voix étonnamment objective, et en français, elle dit : « Vous nous prenez toutes pour des putains, n'est-ce pas ? »

Je m'entendis rire d'un air faux. Elle avait parlé le français avec un accent qui aurait ressemblé à celui du Midi — elle avait dit « putaing » — s'il avait été plus chantant. Elle me regardait maintenant, une raillerie imperceptible sur les lèvres. Je ne trouvais à dire que ces simples mots — et encore les bredouillai-je : « Oh ! excusez-moi ! »

Elle ne répondit pas et fit mine de me contourner pour reprendre sa marche. Je m'effaçai. Puis, à peine m'eut-elle dépassé, je lui emboîtai le pas et lui demandai où elle avait appris le français. « A Montpellier », répondit-elle sèchement. « Et sans doute êtes-vous restée longtemps en France ? » « Un an », dit-elle, toujours du même ton et sans me regarder. Je ne savais plus très bien si j'étais exaspéré contre elle ou contre moi. Je perdais le goût d'insister, et tout en serait resté là si n'avait retenti, à ce moment, le sifflet du train qui entrait en gare. La foule que depuis un moment je ne sentais plus que comme un amas d'êtres confus, impersonnels, fut traversée d'une soudaine décharge électrique. Une agitation désordonnée précipita des cris, des enfants et des malles tout le long du quai. Le train ne s'était pas encore arrêté, déjà des grappes humaines prenaient d'assaut les wagons. Les hommes montaient sur les marchepieds, les femmes leur passaient des valises. Un enfant resté sur le quai appelait en pleurant sa mère qui, accrochée des deux mains à la rampe de fer, la bouche comme un trou noir au milieu de son visage, criait : « *Komm hier, komm hier.* » Le train enfin s'immobilisa. Les wagons à bestiaux, puant la paille et la sueur, furent à leur tour assaillis; des femmes grimpaient en se poussant; l'une d'elles, en pantalon de ski, enveloppée d'un long manteau de fourrure aux poils roussis, éteignit calmement sa cigarette, la mit dans sa poche et sauta. Les officiers et soldats français se dirigeaient vers les deux wagons réservés aux troupes d'occupation alliées. Je fis signe à la jeune Allemande de venir avec moi. Elle jeta un coup d'œil vers la bagarre qui continuait aux portières et aux fenêtres des wagons, hésita une seconde et enfin me suivit. Nous nous installâmes dans un compartiment vide. Je l'aidai à disposer ses deux valises sur le porte-bagages.

— Je vous remercie, dit-elle avec un sourire maladroît, et elle s'assit. Je lui offris une cigarette; elle refusa. Les traits tirés par la fatigue, son visage avait la déconcertante beauté de l'absence. Je me penchai vers elle pour dire quelque chose, n'importe quoi. Brusquement, elle ferma les yeux. L'air venu de la fenêtre agitait faiblement le duvet presque blanc de ses tempes.

Notre wagon était un vieux wagon allemand aux banquettes usées, dont le drap laissait voir par endroits la bourre des coussins. Le train prenait peu à peu de la vitesse; l'air était glacé. Je relevai la vitre : elle retomba. De temps à autre, un choc brutal nous projetait en avant. La jeune fille laissait aller sa tête, que chaque cahot balançait comme une chose morte. Soudain, j'entendis des bruits de voix dans le compartiment voisin; un adjudant montrait à deux femmes — deux Allemandes — le soufflet du wagon. Je me tournai précipitamment vers la jeune fille : « Faites semblant de dormir. » Elle me jeta un regard effrayé, puis ferma les yeux. L'adjudant s'approcha, me salua et fit le geste de lui frapper sur l'épaule pour la réveiller. Je l'arrêtai : « Laissez-la, c'est ma femme, elle dort, elle est fatiguée. Ses papiers sont en règle. » Il hésita un moment, perplexe, puis s'éloigna.

Elle ouvrit prudemment les yeux, des yeux qui n'étaient plus les mêmes, où brillait une lueur d'espièglerie.

— Vous allez vous attirer des ennuis, dit-elle.

Je haussai les épaules.

— Vous allez loin ?

— A Fribourg. Et vous ?

— Je vais aussi à Fribourg.

Comme malgré nous, un sourire nous vint aux lèvres.

— Comment vous appelez-vous ? demandai-je.

— Angelica.

Elle m'avait répondu très vite, du ton qu'elle aurait pris pour me donner l'heure. Après une courte hésitation, elle ajouta :

— Et vous ?

— Pierre... Pierre Larmort.

— Oh ! c'est vrai ! s'exclama-t-elle avec l'air d'être prise en faute, moi, c'est Hencken. Angelica Hencken.

Elle rit, et je ris aussi. Son regard, quand elle riait, semblait en même temps s'attendrir.

La conversation s'engagea.

Elle se rendait à Fribourg pour y prendre quelques effets qu'elle avait laissés après le bombardement de la ville. Elle devait aller ensuite à Munich où vivaient sa mère et son frère, et où elle comptait terminer ses études. Elle était étudiante en lettres. L'une de ses tantes était mariée à un professeur français de Montpellier.

— Et c'est là-bas, sans doute, que vous avez passé une année ?

— Non, onze mois seulement. Et un mois à Paris.

— A Paris ! Dans quel quartier ?

— Tout près du jardin du Luxembourg.

— Vous gardez de la France un bon souvenir ?

— Merveilleux.

— Et vous l'aimez, au moins un petit peu ? demandai-je en souriant.

— Cela vous est égal que je l'aime ou non, n'est-ce pas ?

Je fis un signe affirmatif de la tête. Elle ajouta :

— Je pourrais l'aimer.

L'air glacé nous frappait toujours en plein visage. J'essayai encore plusieurs fois de relever la vitre. Ce fut en vain ; elle retombait avec un claquement sec.

— Je n'ai pas froid, dit-elle.

Je revins à notre conversation.

— Et que lui reprochez-vous donc à la France ?

J'essayai de parler d'un ton enjoué. Angelica répondit :

— Mais d'être là, tout simplement, d'occuper l'Allemagne.

Il y eut un moment de silence. Inexplicablement, nous nous sentions du même bord.

Bientôt nous nous lançâmes dans des parallèles et des considérations abstraites. Du national-socialisme, il était inutile de parler. Il était à jamais condamné, il était une monstrueuse erreur. « Le national-socialisme, ce n'est pas l'Allemagne, n'est-ce pas ? » avançait-elle avec un sourire timide, d'un air interrogateur, inquiet presque. « Vous savez, il y avait beaucoup d'Allemands qui n'étaient pas nazis. » Je me demandais parfois, lorsqu'elle parlait, si elle posait ou non une question. Sa voix était lente, d'une douceur un peu rauque. Ses lèvres remuaient à peine, avec précaution. Après chacune de ses phrases, elle me fixait d'un air d'attente. Et je devais faire un signe d'assentiment avant qu'elle ne poursuivît.

— Les Français haïssent l'Allemagne, n'est-ce pas ?

— En ce moment, oui, répondis-je, presque mal à l'aise.

— Je sais.

— Pourtant...

Je tentai de lui expliquer que beaucoup de Français considéraient la haine de peuple à peuple comme une absurdité; que, bien plus que les Allemands, c'était le nazisme qu'ils haïssaient... Naïvement, avec bonne volonté, nous nous mîmes à déblayer l'avenir de la France et de l'Allemagne de tous les obstacles qui y étaient accumulés... Nous réfutions allégrement les absurdités que nos pays ont collectionnées avec soin depuis un siècle. L'Allemagne n'était pas purement militaire, la Prusse peut-être, mais c'était un autre problème. Les Français n'étaient pas tous des

anarchistes, non. Un Allemand, Nietzsche, avait le premier dénoncé l'esprit de lourdeur — la lourdeur germanique, c'était un cliché. Les Français n'étaient pas si étroitement chauvins, non, pensez à Romain Rolland, etc...

Le jeu était un peu facile. « Laissons ces puérités », allais-je dire, mais, presque à mon insu, je déclarai :

— Rien n'empêche que nous soyons amis.

Elle sourit sans répondre. Un moment plus tard, elle revint à notre conversation. Obéissait-elle au besoin de se justifier ? Les idées générales m'ennuient, je laissai Angelica parler seule ; de temps à autre, je lui renvoyai la balle — elle avait besoin parfois de mon aide. Je me contentais de goûter sa gravité passionnée. Soudain je pensai : « Même dans l'ardeur de la discussion, elle est la proie d'un vague remords, et comme absente. »

— L'Allemagne n'a pas su comprendre, disait-elle, que sa grande époque était celle de son rayonnement spirituel et qu'elle était plus douée pour le cosmopolitisme que pour l'impérialisme conquérant. L'Allemagne aurait pu être le foyer de la culture mondiale... mais... » Je l'écoutais, je la regardais. Elle employait des mots pédants, mais je n'avais pas envie de me moquer d'elle. Elle dressait devant moi l'image d'une Allemagne tragique et rêveuse, éprise de gouffre métaphysique et de liberté absolue, engagée violemment et simultanément dans des destinées contraires, admirable et pitoyable. Il n'était pas possible de haïr un Allemand ; le national-socialisme lui-même n'était plus qu'un accident monstrueux dans une histoire pathétique, qu'il fallait condamner, sans doute, mais qu'il était si facile, au fond, de comprendre.

Les montagnes de la Forêt Noire se profilaient à notre gauche dans la brume, pareilles à de vastes nuages sombres menaçant la plaine. Je le fis remar-

quer à Angelica; mais en vain. Elle parlait de l'Allemagne et je ne l'interrompais plus. Elle parlait avec une application fervente, troublée parfois d'une hésitation ou d'un doute. Tout à coup, j'entendis : « Le monde ne pouvait plus être à nos yeux que l'immensité de notre désir. Non, rien, plus rien, pas même la nécessité de la violence ne pouvait faire reculer notre amour des hommes. Enfin notre vocation allait... »

Presque automatiquement, je dis :

— Rien, non rien, pas même les camps de concentration.

J'avais parlé sans brutalité; je ne pensais pas même que son discours s'en trouverait interrompu.

Elle me jeta un regard effaré.

— Non, ce n'est pas possible. Tout cela est faux, que la radio et les journaux répètent chaque jour sur les camps de concentration. » Elle ajouta après un silence : « J'aurais trop honte d'être allemande ! »

— Ce n'est pas une raison suffisante, dis-je.

Une sorte de colère me vint. Je parlai du retour en France des déportés, hâves, exténués. Je parlai de l'arrivée à la gare de l'Est de ces femmes qui revenaient de Ravensbrück, dont beaucoup devaient être portées sur des brancards, de tous ces visages précocement vieillissés, que parfois les amis, les parents ne reconnaissaient même pas. Je parlai de l'*Hôtel Lutetia* à Paris, où, pendant deux mois, j'étais passé chaque jour, de ces hommes que j'y avais vus, aux membres décharnés, parfois entaillés de cicatrices, ou marqués de brûlures au fer rouge, de ces hommes incapables souvent d'éprouver autre chose qu'un soulagement incrédule; de ce fils indifférent, étonné, presque agacé, devant sa mère dont la joie de le retrouver avait les larmes, les convulsions mêmes de la douleur.

Son visage me suppliait de me taire; je remarquai aux commissures de ses lèvres un imperceptible

frémissement de dégoût. Tous ses traits s'étaient amollis, détendus. Déjà, sous ses paupières gonflées, se brouillaient ses yeux. Je devinai tout son orgueil impuissant à fermer son visage à mon regard. Elle baissait la tête.

— Arrêtez-vous, supplia-t-elle.

Dans la campagne mouillée, un village aux maisons vertes et roses dormait encore paisiblement.

J'ajoutai : « Savez-vous ce qui m'a le plus étonné lorsque je suis arrivé en Allemagne ? C'est qu'il y ait ici des femmes et des hommes qui puissent encore sourire. »

Elle leva vers moi ses yeux pleins de larmes, puis les referma et, pour la première fois, je lui vis ce visage de noyée, décoloré et tragique, qui, plus tard, devait me hanter. Je ne me suis jamais senti très à l'aise dans la colère, et encore moins dans la haine. Angelica avait son visage de malheur — et la présence de tous mes camarades fusillés, déportés ou torturés ne pouvait rien contre lui. Pendant de longs mois, immobilisé à l'hôpital du Val-de-Grâce, j'avais cru à la réalité de ma haine. Confrontée avec une jeune fille inconnue, elle doutait d'elle-même, se trouvait sans objet. Avant de passer le Rhin, je pensais à l'Allemagne comme à un peuple ; d'un seul coup elle s'était éparpillée en une collection d'individus. Je me souvins de mon arrivée à Offenbourg, deux jours plus tôt. Je me promenais avec un capitaine. Sautillant sur ses béquilles, un Allemand passait, l'air exténué. Et le capitaine s'était écrié : « Alors, tu as payé, sale Boche, tu ne la retrouveras pas ta jambe ! » L'Allemand était parti, la tête baissée, sans rien dire. « Pourquoi insulter cet homme ? » avais-je demandé au capitaine. « Pourquoi ? Pourquoi ? » Il bredouillait. « Nous n'allons pas avoir pitié de ces gens-là, tout de même ! Nous n'allons pas avoir pitié ! » Je l'avais quitté brusquement... Des yeux fermés d'Angelica cou-

laient lentement des larmes sur ses joues. « Nous n'allons pas avoir pitié de ces gens-là, tout de même ! » J'avais pitié d'Angelica. Son destin avait l'absurdité de toutes les vies écrasées sous la pesante indifférence de l'histoire.

## II

Lorsque nous descendîmes du train à Fribourg, vers midi, pour la première fois depuis mon arrivée en Allemagne, j'eus le sentiment que j'avais enfin touché quelque chose de réel. Jusque-là, monstre abstrait et informe pour mon imagination, l'Allemagne avait été absente de tout ce que j'avais vu. Le premier contact me sembla dès lors établi. Angelica m'avait parlé de sa vie avec abandon, comme si, après ses larmes, elle se fût sentie pressée de tout me dire. Avait-elle deviné ma pensée ? Je me posai la question, mais rien dans son attitude ne me permit de trouver une réponse...

Angelica avait quitté Munich peu de temps avant l'arrivée des Américains, et pendant trois mois, elle avait erré à travers l'Allemagne. Elle ne voulait pas rentrer chez elle. Sa mère pourtant devait l'attendre à Munich, mais simplement, elle ne pouvait pas. La vue de soldats américains dans la rue où elle avait vécu les dernières semaines de la guerre lui serait trop douloureuse. Pourquoi cette rue plus particulièrement ? Parce qu'elle y pourrait, mieux qu'ailleurs, croire à la réalité de la défaite allemande. Ses déplacements en flèche, au hasard, dans les trains, puis dans des voitures de convois militaires alliés avaient brouillé sa vision de l'Allemagne. Elle ne reconnaissait plus





## ROMANS - RÉCITS - NOUVELLES 1950

**RAYMOND ABELLIO**  
Les Yeux d'Ézéchiël sont ouverts

**GEORGES AUCLAIR**  
Un Amour allemand  
(PRIX INTERALLIÉ)

**AUDIBERTI**  
Le Maître de Milan

**MARCEL AYMÉ**  
En Arrière

**ANDRÉ BAY**  
L'École des Vacances

**BÉATRIX BECK**  
Une Mort irrégulière  
(PRIX FÉNEON)

**MARC BERNARD**  
Une Journée toute simple

**PIERRE BETTENCOURT**  
La Folie gagne

**HENRI CALET**  
Monsieur Paul

**JEAN CAU**  
Le Coup de Barre

**LYDIA CHWEITZER**  
Les Voyageurs

**RENÉ-JEAN CLOT**  
Empreintes dans le Sel

**PAUL COLIN**  
Les Jeux sauvages  
(PRIX GONCOURT)

**BERTRAND DEFOS**  
Le Compagnon de Route

**ANDRÉ DHOTEL**  
L'Homme de la Scierie

**MARGUERITE DURAS**  
Un Barrage contre le Pacifique

**JEAN DUTOURD**  
Une Tête de Chien

**SERGE GROUSSARD**  
La Femme sans Passé  
(PRIX FÉMINA)

**MAURICE FOURRÉ**  
La Nuit du Rose-Hôtel

**JEANNE GALZY**  
La Femme étrangère

**JEAN GIONO**  
Les Ames fortes

**GEORGETTE HENRY**  
Permis de Séjour  
(PRIX FÉNEON)

**MARCEL JOUHANDEAU**  
Un Monde

La Ferme en Folie

**PIERRE KLOSSOWSKI**  
La Vocation suspendue

**JOSEPH KESSEL**

LE TOUR DU MALHEUR

I. - La Fontaine Médicis

II. - L'Affaire Bernan

III. - Les Lauriers roses

IV. - L'Homme de Plâtre

**PIERRE MAC ORLAN**  
Le Bal du Pont du Nord

suivi de Entre deux Jours

Sous la Lumière froide

Filles, Ports d'Europe et

Père Barbançon

**ROBERT MARGERIT**  
Par un Été torride

**LOUIS MARTIN-CHAUFFIER**  
Mon Père n'est pas mort

**RENÉ MASSON**

L'Orgue à Bouteilles

**GEORGES NAVIL**

Parcours

**ROGER NIMIER**

Perfide

Le Hussard bleu

**FRÉDÉRIC O'BRADY**

Extérieurs à Venise

**BRICE PARAIN**

La Mort de Socrate

**CHARLES-LOUIS PARON**

Marche-Avant

**DOMINIQUE PONCHARDIER**

Les Pavés de l'Enfer

**JEAN PAULHAN**

(GRAND PRIX DE

LA VILLE DE PARIS)

Les Causes célèbres

**JEAN ROY**

Drôle d'histoire

**JEAN-HENRY ROY**

L'Avenir est derrière nous

**JULES SUPERVIELLE**

Premiers Pas de l'Univers

**MICHEL VINAVER**

Lataume

**PAUL VALÉRY**

Histoires brisées